

Pierre Samson
LE MAMMOUTH
Montréal, Hélotrope, 2019, 368 p.

—
Hélène Rioux
LE BOUT DU MONDE EXISTE AILLEURS. FRAGMENTS DU MONDE IV
Montréal, Leméac, 2019, 240 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Mort brutale – mort tapie dans l’ombre

Montréal, le 6 janvier 1933. Le roman de Pierre Samson s’ouvre sur une scène cocasse où le lecteur trouve le premier exemple de l’humour et de l’ironie de l’auteur face à ses personnages. Pour « se sentir humain » et dans l’intention d’oublier pendant quelques minutes sa vie sordide dans l’est de la métropole, l’immigrant ukrainien Nikita Zynchuck est sur le point de jouir. L’expression habituellement insignifiante de son visage change : « On dirait qu’il passe une crotte de mammouth », dit Miss Annie Hughes après leur rencontre, en souvenir d’un défilé du Cirque Howe sur la rue Sainte-Catherine pendant lequel un éléphant « a largué une généreuse livraison de bouse [...] en arborant une expression d’hébétude qui [lui] rappelle la gueule de Nikita se soulageant les bourses ». Le sobriquet lui restera, et le porteur sera fier d’être comparé à une créature préhistorique. Pourtant, quand nous apprenons quelques détails sur le passé de l’individu, notre sourire se fige : pendant les guerres civiles en Ukraine, il a sadiquement tué ses congénères parce que les « autorités », toujours changeantes, lui avaient ordonné de les expédier au-delà du Styx, puisqu’ils appartenaient à l’ennemi de l’heure, juifs, métèques, bolcheviks, Allemands, Russes. D’après le narrateur, ces « boucheries eucharistiques [ont procuré au tueur] un plaisir troublant ». Court sur pattes, râblé, le regard vide et bleu, il tente de survivre à Montréal depuis 1927. La terre d’accueil n’est pas tendre à son égard. Sans compétence autre que celle de massacrer ses semblables, il subit la Crise économique, pendant laquelle l’écart entre riches et pauvres se creuse chaque jour davantage.

Rue Saint-Dominique, Nikita a loué un lit chez d’autres émigrés de son pays d’origine, Joseph et Vitalia Wladarsik, rebaptisés Wardatrlick pour faire intelligible. L’homme, alcoolique et violent, s’est cassé une jambe. Sa femme, comédienne décatie,

peine à nourrir ses locataires. Quand le couple ne peut plus payer le loyer, tout le monde est jeté sans autre façon à la rue avec hardes, meubles, vaisselle. Au moment où Nikita tente de récupérer sa valise contenant ses vêtements d'été, l'agent Gianni Zutto, lui-même fils d'immigrants italiens, observe d'un œil suspicieux ces « associations séditeuses et israélites » qui prolifèrent à Montréal comme partout ailleurs au Canada en ces temps durs. Le jeune policier obéit à l'ordre que lui intime un collègue, dégaine son arme et loge une balle dans le dos de Nikita. *Exitus* du mammoth. Ce meurtre — car c'en est un — tient le lecteur en haleine tout au long de ce magnifique roman. L'erreur de la victime : n'avoir jamais saisi qu'au Québec comme jadis en Ukraine, les communistes et les juifs se situent aux antipodes de la droite fasciste.

Cet épisode, sans doute considéré à l'époque comme un fait divers banal, plonge le lecteur dans une série de tableaux d'un réalisme implacable et haut en couleurs malgré le ciel bas et gris de l'Est montréalais. Ces portraits rappellent inévitablement les dessins et peintures du berlinois George Grosz (1893-1959), dadaïste, spartakiste, pacifiste et antinazi, qui a documenté les vices de la bourgeoisie sous la République de Weimar, la montée du mouvement hitlérien et la prise de pouvoir du parti national-socialiste en 1933. Rappelons qu'en même temps, le dictateur fasciste Mussolini règne depuis près de dix ans sur l'Italie. À Montréal comme ailleurs au Canada, les immigrants italiens de la deuxième génération appartiennent souvent à des sections locales de l'extrême droite — d'où leur haine contre tout ce qui est perçu comme contraire au nationalisme ou ce qu'ils soupçonnent être de l'idéologie marxiste-léniniste. Quant à elle, la droite canadienne est supportée par le gouvernement canadien fédéral du conservateur R. B. Bennett, élu immédiatement après l'éclatement de la pire crise économique du siècle, alors qu'au Québec, L.-A. Taschereau, fervent catholique, condamne de son côté les thèses communistes, pur anathème mis de l'avant par l'Union soviétique. *Grosso modo*, en 1933, le temps des manifestes, des thèses et des programmes artistiques est définitivement révolu. Il est remplacé par une nouvelle ère, l'une des plus sombres de l'Histoire européenne avec la montée d'idéologies infâmes affichant une brutalité inconnue et détruisant les envols qu'avaient pris les arts après la Grande Guerre. Kandinsky, Brancusi, Apollinaire, Pound, Maïakovski, Eisenstein, Ungaretti, Chostakovitch, Schönberg sont relégués aux oubliettes, le dilettantisme stalinien encourage la prolifération du kitsch petit-bourgeois, imité en cela partout en Occident, jusqu'en France, dernier bastion d'une pensée libre. L'intelligentsia internationale, accusée d'être formaliste et réactionnaire, perd ses anciennes patries, ancrées en Europe

de l'Est et de l'Ouest. Pour sauver sa peau, l'artiste doit choisir entre la trahison et l'émigration.

L'un des grands mérites du livre de Samson consiste à recréer ces mêmes tensions entre la droite et la gauche, les catholiques et les juifs, les immigrants et les Canadiens français à Montréal. Par sa documentation exhaustive, parfaite — un travail immense, à la fois éreintant et passionnant, faut-il le souligner —, l'auteur nous plonge dans un milieu où dominant les accents de vérité historique que l'on retrouve parfois encore dans certains films contemporains situés dans les années 1930. En Amérique du Nord, où chaque génération s'empresse d'oublier les accomplissements du passé, où, à aucun moment, l'Histoire n'est valorisée, où sont détruits des quartiers entiers pour y construire des choses pseudo-grandioses et immondes « au goût du jour », prestement couronnées par des comités d'architectes, on ignore ce qui s'est passé il y a trente ans. Et ne parlons pas d'un « passé » aussi lointain qu'un siècle. Aujourd'hui, presque tout ce qui a alimenté les années 1930 a disparu, sauf les édifices de certaines banques, style art déco. Pratiquement rien ne rappelle l'extrême pauvreté du prolétariat ouvrier abandonné à son sort, les relents de mauvaise nourriture, la puanteur des corps crasseux, la saleté des logements insalubres, infestés de vermine, la sordide misère noire. Dans son livre, Samson ne nous épargne rien. Les épisodes, magistralement composés, s'enchaînent logiquement, de l'atmosphère des clubs fréquentés par les nantis et la racaille des entrepreneurs liés au milieu interlope, des magouilleurs, des types véreux de toute sorte, jusqu'aux détails des modes féminine et masculine. Tout est là, dans un kaléidoscope où se mêlent le pouvoir et la volonté de briser l'emprise des forces de l'ordre sur les masses soumises avec, comme fil conducteur, la mort.

L'assassinat commis en plein jour, devant des centaines de témoins, du chômeur ukrainien Zynchuck résume et reflète la brutalité de l'État dans le quotidien. Qui ne gagne rien ne mange pas. Le chômeur n'a pas de droits. L'estropié est considéré comme un fardeau pour le gouvernement qui le renvoie chez lui, car ce pays n'est pas le sien. Les malades se soignent comme ils le peuvent et tant pis pour eux s'ils n'ont pas l'argent, qu'ils crèvent. Ce que l'immigrant a fait dans son pays importe peu au Québec, il n'est qu'un numéro parmi des centaines de milliers d'autres qui se débrouillent mieux que lui. Nous ne voulons rien savoir de ce que ses copains considèrent comme un scandale. Sa mort n'a pas d'importance et n'est d'aucun intérêt. Gianni Zutto, qui a logé une balle dans la colonne vertébrale de l'Ukrainien, est un imbécile, mais il a débarrassé le Canada d'un sale bolchevik.

Au moment où le lecteur est rassasié de tant de misère entre en scène la femme idéale, intelligente, belle, droite, la tête haute, une « finisseuse » chez *Diana Dress*. Son patron est Israel Gold, l'un des milliers de juifs soupçonnés de miner la société montréalaise par leur altérité. Presque toutes les appellations des commerces sont en anglais ; si l'on veut être écouté, il faut s'exprimer en anglais. Le français est pour les autochtones. Le *Speak White* des anglophones ne sera dénoncé que trois décennies plus tard. Simone Bélanger n'a pas le sexe d'un ange. Quand elle rencontre le beau Joshua Gershman, juif ukrainien et communiste, elle en tombe un peu amoureuse, juste assez pour réveiller chez elle le désir de l'homme et la faire damner par son père qui lui montre la porte, ce qu'elle accepte non sans plaisir puisque, de toute façon, elle veut mener sa vie comme elle l'entend. Simone trouve un conseil en la personne de Bella Gordon, communiste, qui rassemble une équipe capable de traduire en justice Gianni-le-meurtrier, en espérant que le sort de ce dernier soit réglé par un jury. Mais Simone, Bella, l'avocat et les témoins ne savent pas combien le bras des Bennett & cie est long, même si l'avocat (juif, cela va de soi) Michael Garber se rallie au groupe, et malgré l'article sympathique à la cause des protestataires, paru dans la *Gazette* du 13 mars 1933. Entre le médecin légiste et l'enquête du coroner, entre la voix du peuple (« charogne communiste » perdue, alcoolique, héroïnomane, amoral) et le poing du pouvoir, les jeux sont faits. Ne reste que le gore détaillé du thanatologue qui finit par donner au cadavre de Zynchuck un semblant de paix et de sérénité qu'il n'a jamais connu pendant sa brève vie. Le verdict du jury : « Mort accidentelle. »

Nous accompagnons Simone et son groupe dans un Montréal disparu à jamais, ressuscité pour quelques heures par l'art de Samson. Dans un « Que sont-ils devenus ? », nous voilà dans l'Hôpital de l'Immigration, dernière station en sol canadien des expulsés, dont les Wardatrick font partie, une série de scènes qui pourraient être issues de la *Divine Comédie*. Au dernier moment, le couple évite le retour dans sa mère patrie, encore plus hostile que le Québec. *Exeunt* Joseph et Vitalia, expédiés au Manitoba chez des « cousins » ukrainiens. Nous les perdons de vue, eux et l'huissier René Moussette, qui n'a exécuté que les ordres de la cour en les jetant à la rue, tout comme Rosario Fontaine, directeur de la morgue, ou le coroner Lorenzo King et Joshua Gershman. Peu importe qu'un certain nombre des protagonistes appartiennent à la fiction, ils *vivent* par la magie des mots. Nous les *voyons* dans leur milieu, avec les bruits de la rue, les odeurs de la cuisine des pauvres, la fin de l'hiver, entourés de langues parlées ailleurs, dominées par l'anglais. Lisez ce roman pour l'histoire, ses qualités, son style, la verve et

l'enthousiasme de Pierre Samson devant le sujet et pour la présence d'une métropole dont vous ignorez, je le crains, le passé et ceux qui vous y ont précédés.

*

Si vous préférez le présent, le *hic et nunc*, vous aimerez la quatrième partie des *Fragments du monde* d'Hélène Rioux. Résolument situé dans l'actualité, le roman reprend, pour l'essentiel, les mêmes personnages que vous avez rencontrés avec beaucoup de bonheur dans *Mercredi soir au Bout du monde*, un restaurant populaire, presque un boui-boui, avec ses habitués, ses serveuses, ses chauffeurs de taxi (2007), suivi, en 2009, d'*Âmes en peine au paradis perdu* et, en 2011, de *Nuits blanches et jours de gloire*. Nous suivons ainsi les personnages pendant un an, aux changements de saison.

Dès le début, l'autrice nous met sur la piste du « mot magique », *Ailleurs*, chargé de fantasmes : « Un meilleur monde existe. Ailleurs. » En rêvant de découvertes, de nouveaux chemins, on se joint à Ulysse, parti pour faire la guerre à Troie. Après le massacre de la ville et de ses habitants, il a connu le monde et y a vécu d'extraordinaires aventures, tout comme Christophe Colomb, couvert de gloire après avoir découvert l'Amérique, ou encore Hernán Cortés, devenu « le père du Mexique ». Ce quatrième fragment suit, entre autres, les traces de ces trois personnages mythiques sous la bannière du nom du restaurant dans l'est de Montréal. Le hasard, s'il existe, réunit le temps d'une croisière en mer Égée plusieurs anciens clients et la cuisinière du restaurant — à bord d'un navire nommé *Bout du monde*. (Si vous doutez que le hasard existe, vous pourrez admirer la rue éponyme à Saint-Guilhem-le-Désert, village isolé dans une gorge de l'Hérault.) Sur le bateau se trouvent également de vieilles connaissances, comme l'écrivaine anglaise, son frère et deux employés, un poète hispanophile et amateur de lord Byron, le secrétaire d'un riche et célèbre compositeur qui lui a légué l'essentiel de sa fortune, les parents d'une adolescente, disparue après une fugue.

Dans ce roman, la mort se veut discrète mais elle rôde en sourdine.

En fait, il s'agit de *deux* livres qui se chevauchent. En alternance, le lecteur assiste aux événements qui se déroulent sur le bateau de croisière et ailleurs dans le monde, au resto à Montréal, Puerto Vallarta, République Dominicaine, New York, Caroline du Sud. L'ombre de Christophe Colomb n'est jamais bien loin. Tout se passe le même jour, en tenant compte du décalage horaire. Il est sans doute préférable, mais pas nécessaire d'avoir lu les trois volumes précédents pour comprendre les circonstances qui amènent

les personnages à poser des gestes aux conséquences graves. Ici, nous apprenons ce qui est arrivé à la mère de Fanny, la jeune fugueuse, dont nous apprenons le destin vers la fin du livre, alors que la narration cite des vers du 3^e Chant de *l'Enfer* de Dante, le poète préféré de son kidnappeur. Quand nous entendons parler d'Andy, jeune critique de théâtre newyorkais, H. Rioux nous rappelle la scène (magnifique) où, après un souper en compagnie de sa mère, celle-ci a eu le culot de lui chiper son amant. Andy, excédé et furieux, boude, s'exile à Paris, où il meurt dans un attentat terroriste. Quand ses rares meilleurs ami(e)s se rencontrent pour commémorer sa disparition, H. Rioux en compose une scène hilarante, malgré la situation qui ne porte pas à rire. Mais ne dit-on pas que les libations de ceux qui restent doivent accompagner le défunt lors de son débarquement sur l'autre rive ? (Pour ma part, j'ai sincèrement regretté son trépas : Andy était drôle, spirituel, intelligent, urbain, un caractère au goût d'Oscar Wilde.) Un dernier exemple encore, le destin du chauffeur de taxi Raoul Potvin, coupable d'avoir brûlé le billet de loto de son copain haïtien Diderot Toussaint qui venait de gagner 200 000 \$ — sous prétexte que celui-ci avait préféré faire cavalier seul. Je préfère que vous lisiez le 14^e chapitre du livre. Rassurez-vous, les différentes trames narratives des trois romans antérieurs sont toujours clarifiées et expliquées.

En parallèle, donc, des scènes qui se correspondent des deux côtés de l'Atlantique. Elles forment un ensemble harmonieux avec le caractère de chaque personnage, ses travers et ses forces. Certains parmi eux n'ont pas survécu parce que la route était semée de trop d'embûches. À la fin du récit, le sort de plusieurs reste inachevé, invitant (peut-être) la romancière à suivre les traces qu'ils ont laissées. Que deviennent Hope Spencer, l'écrivaine britannique de Torquay, et son frère, qui s'entend trop bien avec Lucie, autrice en herbe, d'une ambition sans bornes ? Qu'advient-il de John Paradis, ancien professeur d'université et de son amie, la libraire Béatrice (deux autres clins d'œil à Dante) ? Quelles aventures attendent Stefan, l'ex-secrétaire, écrivain en herbe et confident du vieux compositeur Ernesto Liri, et sa nouvelle relation d'affaires, Bromski, un éditeur qui n'inspire guère confiance ? Quelle vie pour Daphné, la sœur aînée de Fanny, que nous trouvons ici sur une plage de Puerto Vallarta ? Qui écrira enfin le roman sur un sujet extraordinaire, une œuvre mettant en scène Malinche, la *lengua*, l'interprète de Hernán Cortés, dont tout le monde à bord parle sans que l'on se soit concerté ? N'oublions pas la fille du jeune poète québécois, fruit d'un amour sévillan auquel il a tourné le dos. Ou encore la petite-fille du compositeur Ernesto Liri, héritière des droits du film *Broken Wings* et de la chanson éponyme.

On le voit : toutes ces destinées sont interreliées ou en miroir, nourries par des considérations sur des énigmes qui se poursuivent d'une partie de la tétralogie à l'autre. Plusieurs se situent dans le contexte hispanophone, bien connu de l'autrice : le mystère entourant Don Miguel Mañara (1627-1679), le modèle pour la figure de Don Juan, que nous avons également rencontré dans *L'amour des hommes* (2014). On pourrait écrire un roman sur ce qui est arrivé à Martin, le fils de Malinche et de Cortés. Un autre sur ce qu'il advient du couple Daphné et Luis et du fils de ce dernier, Paco, cireur de chaussures dans le métro de Mexico. Notez bien que Luis parle de Malinche alors qu'à Cabarete, un village en République Dominicaine, un réalisateur américain prépare le film *Noche triste* sur l'énigmatique messagère entre deux cultures. D'autres pistes restent à explorer.

Je vous avoue que l'un de mes chapitres préférés est le sixième, « L'au-delà, un moment ou un autre de l'éternité ». Francis Lafargue, auteur de polars parfaitement oubliés, végète dans les « oubliettes », sorte de purgatoire pour ceux qui, lors de leur passage dans le monde terrestre, avaient aspiré à la gloire sans jamais l'atteindre. Car Lafargue n'a pas uniquement produit de la littérature de gare, mais aussi son unique chef-d'œuvre, *Broken Wings* (d'après son polar *Embrouille à Southampton*), et dont la trame a servi à Bob Elkis pour réaliser le film culte, avec la musique d'Ernesto Liri. Déjà du temps du tournage, Lafargue avait été fortement déçu : Elkis, « ce faux jeton », avait mentionné devant des journalistes qu'il s'était « inspiré librement [...] d'un pâle polar ». De plus, il avait tout changé, du titre à l'importance accordée aux personnages du roman. Et puis, Lafargue n'a pas vu une ombre de redevances de l'œuvre adulée. Pour ajouter l'insulte à sa déception, il vient d'apprendre qu'un *remake* sera tourné au Canada et que le nouveau metteur en scène a *oublié* de placer le nom de l'auteur dans le générique alors qu'il « est quand même la source de tout cet émoi ». Pire encore : le pauvre homme a appris — car les locataires des oubliettes sont informés de tout ce qui se passe sur notre planète — qu'une librairie en croisière dans la mer Égée vient, elle aussi, de qualifier son roman « d'écriture sans envergure ». Pendant que Lafargue s'effondre, les projecteurs se braquent sur Elkis et Liri, tous deux furieux ou déçus de voir leur œuvre maîtresse aussi défigurée. Ce lieu d'ombres, qui ressemble d'ailleurs au Shéol juif et à l'Hadès, est également hanté par des visiteurs du Nirvana, des célébrités immortelles, toutes présentes dans les discours et les pensées des protagonistes du roman : Hernan Cortés, Christophe Colomb, Rodolphe de Habsbourg, Sissi, sa mère, assassinée, le tueur en série Landru, Sergueï Netchaïev qui aurait inspiré les *Possédés* de Dostoïevski...

Vous verrez qu'on ne s'ennuie pas aux oubliettes, lieu gris et morne s'il en est un.

Hélène Rioux maîtrise admirablement la structure complexe de ses romans ; c'est une des raisons pour lesquelles ses lecteurs lui demeurent fidèles. S'ajoute à cette qualité son style, direct, sans ornements (les adjectifs et adverbes sont largement absents). La phrase, presque toujours brève, est réduite à la plus simple suite de syntagmes. Sa préférence va à l'indicatif du présent, créant un sentiment d'immédiateté face au récit et à l'action. En résulte une écriture immédiatement identifiable, concise, transparente, qui établit les liens avec les sujets. La préoccupation de l'écrivaine demeure sa confiance en la réceptivité des lecteurs auxquels sont accordés régulièrement des moments de repos, leur permettant de plonger dans un nouvel épisode. Ils suivent pour leur plus grand bonheur les pensées et les mots tant des personnages que de la narratrice. Les « digressions » dans l'histoire, celle avec un grand ou un petit *h*, s'avèrent être non seulement instructives mais demeurent un pur plaisir. Ces « apartés » nous incitent à suivre des pistes insolites, à faire des découvertes jusqu'à la dernière page, close par un coup de timbale, aussi efficace que la chute d'une excellente nouvelle.